

BUREAUX: RUE NAIN.

ABONNEMENTS: ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois 12 fr. Six mois 23 fr. Un an 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois 14 fr. Six mois 27 fr. Un an 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REDOUX  
ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le gérant du Journal, rue Nain, 1; à Lille, chez M. Bégain, Libraire, rue Grande-Chaussée; à Paris, chez M. Havaux, Libraire-Bouillier, à la place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 17, 7 02, 8 12, 9 48, 11 37, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11; 6 45, 7 33, 9 38, 11 11, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 28, 7 08, 8 43, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 46, 4 58, 5 38, 6 48, 8 23, 11 31, s. — Lille à Roubaix, 5 20, 6 50, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 7 55, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 6 53, 8 03, 9 41, 11 28, 12 17, 1 47, 3 33, 5 02, 6 06, 7 28, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 43, 7 53, 9 31, 11 18, 12 05, 3 21, 4 50, 5 57, 7 40, 9 40.

**BOURSE DE PARIS**  
DU 7 JUILLET

3 0/0	56 25
4 1/2	81 75
Emprunt 1871	90 97 1/2
Emprunt 1872	91 65

DU 8 JUILLET

3 0/0	56 40
4 1/2	81 80
Emprunt 1871	90 85
Emprunt 1872	91 75

### ROUBAIX, 8 JUILLET 1873

Le Schah de Perse est à Paris depuis dimanche soir. Depuis Cherbourg jusqu'au palais Bourbon, les populations accourues sur son passage ont salué en lui l'hôte de la France, ce prince qui a entrepris un long voyage à travers les contrées lointaines pour étudier les progrès dont son peuple pourrait profiter.

Un journal écrit ce qui suit à propos de ce voyage:

« Les radicaux qui ne veulent absolument pas que Paris et la France puissent sourire, sont néanmoins forcés de reconnaître que l'accueil fait à Nassr-ed-Din, a été digne de lui et de l'antique renom de notre hospitalité et reste pleinement conforme aux traditions de la politique Française. »

Il nous plaît toujours d'entendre parler ces hommes de révolution de traditions politiques. Leur plume devrait hésiter à écrire ces deux mots; leurs livres devraient se refuser à les prononcer. Pourquoi ce phénomène qui rappelle M. de Robespierre protégeant les évènements en Orient? Ah! c'est qu'ici les passions qui nous dévorent à l'intérieur ne sont plus en jeu, c'est que l'intérêt de la patrie apparaît clairement, nettement, dans toute sa grandeur, avec son irrésistible autorité.

Nos relations avec la Perse datent de fort loin. Si l'on trouve un traité de commerce et d'amitié conclu avec cette puissance en 1671, il est bien probable que des rapports plus anciens avaient eu lieu et qu'il serait possible d'en retrouver les traces en plein moyen-âge. La France, dès les Mérovingiens, a toujours eu les regards tournés vers l'Orient; aujourd'hui surtout, entre les influences rivales de la Russie et de l'Angleterre, notre action dans les royaumes de la Haute-Asie peut redevenir plus que jamais prépondérante.

Certes, il est à supposer que toutes les questions que soulèvent ces quelques phrases, se sont présentées à l'esprit éclairé de notre ministre des affaires étrangères; il est à supposer que le séjour du schah, parmi nous, ne sera pas purement platonique. On dit que S. M. Nassr-ed-Din veut emmener de France toute une mission destinée à faire pénétrer sur la vieille terre des Mages; quelques-uns de nos progrès il faut surtout que ce prince, rempli de bonnes intentions, scelle une amitié plus complète, à laquelle il est, à ce qu'on assure, très-disposé.

Voici les nouvelles que nous recevons au sujet de l'évacuation du territoire:

1° L'évacuation des Vosges se fera en même temps que celle des autres départements; elle a commencé partout dans tout le pays occupé, le 6 juillet, pour les bagages, le matériel, les ambulances; elle commença, pour les troupes elles-mêmes, les 18 et 20 juillet et sera finie partout, le 4 août.

2° Le général de Manteuffel est toujours à Nancy; il en partira le 3 ou le 4 août, avec les dernières troupes et s'installera vers le 5 ou le 6 à Verdun; M. de St-Vallier s'y rendra à la même époque.

3° Le village de Conflans ne sera occupé que par un poste de 23 hommes. La ville d'Étain gardera le bataillon qu'elle a actuellement et qui est entièrement logé en baraques.

4° L'évacuation de Metz et de Moselle se fera simultanément avec celle des Vosges et des autres départements.

5° La garnison de Verdun, forte en ce moment d'environ 3,500 hommes, sera, aux termes du traité, augmentée de 1000 hommes après l'arrivée du quartier général.

### Arrivée du schah de Perse

Paris avait repris dimanche, pour la première fois depuis la chute de l'Empire, son air de fête. De la gare de Passy, où le schah devait descendre, jusqu'au palais de la présidence, qui lui était destiné, sur une étendue d'une lieue et demie, la foule encombrait toutes les pelouses et allées du bois de Boulogne, l'ancienne avenue de l'Impératrice, les contre-allées des Champs-Élysées, la place de la Concorde, le terre-plein des Tuileries, les abords du Corps-législatif. La foule était innombrable. A toutes les fenêtres et jusque sur les toits des maisons, il y avait des groupes de spectateurs.

Sur la place de l'Étoile, autour de l'Arc-de-Triomphe et dans chaque hémicycle, s'élevaient les tribunes réservées aux invités. Des mâts, dressés de distance en distance sur le parcours du cortège, portaient des oriflammes et des trophées de drapeaux aux couleurs de la Perse et de la France. Beaucoup de fenêtres étaient pavoisées, surtout de drapeaux étrangers; des balcons ornés de draperies encaadraient de riches toilettes.

L'Arc-de-Triomphe, point central de la réception, avait reçu pour la circonstance une décoration de guirlandes de verdure et de mousse, de banderolles aux couleurs variées, de drapeaux tricolores et d'oriflammes persanes blanches et vertes, décoration ingénieuse destinée à masquer les échafaudages de la façade ouest du monument. Au sommet de la plate-forme se détachait un immense soleil de bois doré, sur le champ duquel était peint un lion au repos, tenant un glaive dans la dextre, armes du schah de Perse. On avait dressé sous la voûte, entre les deux pieds-droits de l'Arc-de-Triomphe, un vaste pavillon en velours rouge à crépines d'or, doublé de satin blanc et vert; des fauteuils de parade ornaient l'intérieur. Tout autour, des massifs d'arbustes et de fleurs formaient un sous-boisement verdoyant au gigantesque monument de pierre.

Pour compter la mise en scène, une haie de soldats de toutes armes, en grande tenue, au milieu desquels se détachaient les brillants uniformes des officiers, bordait la route du cortège. Ça et là des groupes de gardes municipaux à cheval gardaient les

entrées; des escadrons de cuirassiers étaient massés sur la place de la Concorde.

A six heures un quart, le canon du Mont-Valérien annonça l'arrivée du schah de Perse. Les salves se suivirent de minute en minute, jusqu'au nombre de vingt et un coups.

En descendant de wagon, le schah est conduit avec sa suite sous une tente richement décorée où le maréchal Mac-Mahon le reçut entouré du vice-président du conseil des ministres, du préfet de la Seine et du préfet de police. Après les politesses d'usage, le cortège se mit en marche, précédé d'une avant-garde en tête de laquelle paraissaient les généraux de Montaudon et Gramier, suivis d'un peloton de cuirassiers.

Le gouverneur de Paris, avec un nombreux état-major, attendait le schah à la sortie du bois de Boulogne, où s'élevaient quatre grands trophées. Une seconde réception eut lieu en cet endroit. Le général Ladmiraal ayant fait à l'hôte royal les honneurs de la porte Dauphine, prit au trot les devants du cortège, précédant le schah de quelques minutes.

A ce moment, une immense oriflamme blanche et verte, hissée au sommet de l'Arc-de-Triomphe, signala l'arrivée du « roi des rois » au Paris avide de le contempler.

De la place de l'Étoile on entend les tambours battre aux champs tout le long de l'avenue du bois de Boulogne. Les musiques échelonnées de place en place jettent aux vents leurs harmonies; des cris s'élèvent. Bientôt le cortège débouche sur la place. Un immense mouvement de curiosité agite la foule.

Deux garçons d'auberge précèdent. Un premier peloton de cuirassiers, à la poitrine luisante, exécute au galop un brillant mouvement de conversion sur la place. Un piqueur à cheval annonce la voiture. C'est le schah!

Dans une calèche à la Daumont, attelée de quatre chevaux, et conduite par des laquais revêtus de l'ancienne livrée impériale, le schah parait ayant à sa gauche le maréchal de Mac-Mahon, devant lui le grand vizir M. de Broglie, ministre des affaires étrangères.

Le schah était vêtu d'une large tunique noire à brandebourgs et à plage de diamants, et d'un pantalon bouffon de même couleur. Il portait en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur avec un baudrier de diamants auquel pendait un yatagan rehaussé de diamants et de pierres précieuses; au cou il avait les insignes persans enrichis d'un énorme rubis. Des épaulettes d'argent émaillées de diamants et d'émeraudes complétaient le costume. Il avait la tête couverte d'un bonnet d'astrakan de forme basse, auquel était attachée une agrote à plusieurs branches formée de brillants de plus grand prix. La figure du schah est froide, avec des traits réguliers; son teint est d'un brun mat; il y a les yeux noirs et grands. L'ensemble de la physionomie est intelligent. Parfois un sourire effleure ses lèvres qu'ombrage une épaisse moustache droite. Les mouvements du corps sont raides, les traits du visage sont durs. Le schah paraissait content de la réception qui lui était faite.

Le maréchal Mac-Mahon portait l'uniforme de petite tenue de général de division, sauf le chapeau à plumes; M. de Broglie était en costume de ministre.

Les personnes de la suite du schah terminaient le cortège, qui se composait d'une dizaine de calèches assez modestes, dans lesquelles avaient pris place, à côté d'eux, les généraux et officiers de l'état-major du maréchal. Les premiers étaient revêtus de riches costumes, tout brillants d'or et de pierres.

Arrivé devant l'Arc-de-Triomphe, le schah met pied à terre. Le préfet de la Seine, revenu de Passy, le reçoit sous le pavillon, à la tête des maires et adjoints et du conseil municipal de Paris.

La réception fut sans appareil, comme elle pouvait l'être en République, avec un simple conseil municipal pour faire les honneurs. Après les paroles de bienvenue prononcées par M. Ferdinand Duval, M. Vautrain, président du conseil municipal, adressa au schah le discours suivant:

Le conseil municipal de la ville de Paris vient saluer Votre Majesté à son entrée dans la capitale, et lui offrir, au nom de la cité tout entière, ses vœux de bienvenue.

Notre désir le plus vif est que Votre Majesté puisse conserver de l'accueil qui lui est fait par la ville de Paris, du spectacle de nos arts et de notre industrie, un constant et bon souvenir.

Une fois encore, que Votre Majesté entre dans notre cité avec la certitude d'en être l'hôte bienvenu.

Le schah répondit quelques mots en persan, qui furent traduits par l'interprète; puis on le conduisit au fond de la tente prendre des rafraîchissements.

Au moment où le schah rentrait en voiture, le soleil couchant lui dardait ses rayons sur la poitrine. Les diamants s'illuminaient de mille feux multicolores, le schah paraissait comme un autre soleil; il y eut des murmures d'admiration dans la foule. Le cortège se remit en marche, contournant l'Arc-de-Triomphe devant les tribunes. Peu de cris se firent entendre au départ comme à l'arrivée. On saluait seulement. Le schah répondait aux saluts à la manière orientale, en élevant la main à la hauteur de la tête. Après le défilé sur la place, le cortège descendit l'avenue des Champs-Élysées, au milieu d'une curiosité sympathique.

En somme, malgré les descriptions exagérées des journaux sensation, la réception fut convenable sans être fastueuse; le gala était même modeste pour la France.

Une dernière réception attendait le schah au palais de la Présidence, où il logera pendant son séjour à Paris. Le cortège arriva un peu avant huit heures. Déjà, sur les marches du palais Bourbon était échelonnée une foule de spectateurs. Les billets pour cette tribune improvisée avaient été distribués aux députés; on remarquait, entre autres, parmi les membres de la droite, MM. Lucien Brun, de Belcastel, de Saint-Victor, Plichon, Buisson, Delsel, de Ventavon, Lefèvre Pontalis, Voisin, W. de Mérode, Baragnon, etc., et particulièrement des députés de la gauche.

Sur le quai, la haie était formée par un bataillon de chasseurs. Au moment où passait la voiture du schah, le drapeau français ayant salué et la foule acclamant Mac-Mahon, le maréchal, ainsi que le souverain de la Perse, rendirent le salut en portant la main à leur coiffure.

Le cortège suivit le quai d'Orsay, et par la place des Invalides et la rue de

l'Université, se dirigea à l'hôtel de l'ancienne présidence. M. Buffet et tout le bureau de l'Assemblée y attendaient le schah pour le complimenter. Mais la cérémonie fut courte. Au bout de quelques instants le maréchal de Mac-Mahon sort du palais dans sa voiture, accompagné d'un seul aide-de-camp; il est acclamé par les personnes qui se trouvent sur la place du palais Bourbon.

La cour intérieure de l'ancienne Chambre des députés était encombrée de voitures de la Compagnie de l'Ouest, qui amenaient les gens de la suite du schah; il n'y avait pas moins de trente fourgons, la plupart à deux chevaux, chargés du transport des bagages. Les domestiques persans qui les accompagnaient étaient vêtus en pantalons et redingote noire; ils portaient le grand bonnet noir et tenaient à la main un sebro recouvert d'une enveloppe de laine rouge.

De ses fenêtres, le schah put voir à la tombée du jour du spectacle d'une splendide illumination de l'Arc-de-Triomphe, éclairé par une lumière électrique qui empourprait l'horizon de feux pareils à ceux des soleils couchants en Orient.

### LETTRÉ DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 7 juillet 1873.

Tout s'est bien passé hier, pour la réception du schah de Perse. Les Parisiens qui, depuis le 15 août 1869, n'avaient pas eu d'autres fêtes officielles que les revues de la garde nationale et des fédérés, pendant le siège et pendant l'Occupation, étaient ravis, hier, d'avoir l'occasion de satisfaire leur curiosité. Aussi, paraissaient-ils très-gais et le souverain de Perse a pu traverser une population très-bien disposée. Il a exprimé au maréchal de Mac-Mahon combien il avait été étonné de cette réception à Paris et de tout ce qu'il avait vu sur le parcours du cortège. Il est certain qu'il a été très-happy de choisir pour l'entrée de Nassr-ed-Din un point précisément les quartiers qui ont été épargnés par les obus des Prussiens et par le pétrole des communards; les ruines des Tuileries étaient cachées aux yeux du schah, par l'obélisque et les deux immenses mâts ornés de gigantesques oriflammes, qui avaient été élevés à droite et à gauche de l'obélisque, devant la grille des Tuileries.

Les tribunes réservées aux corps constitués étaient si mal placées, qu'ils n'ont rien pu voir du cortège. Comme les fleurs de lys, qui figurent dans les armes de la ville de Paris, ornaient les mâts et les tentures, j'ai entendu des gens du peuple dire en montrant ces fleurs de lys: « c'est pour annoncer l'arrivée de Henri V. »

Pendant toute cette semaine, et par cette chaleur tropicale, il ne se sera guère question à Paris que du schah de Perse et la politique va un peu chômer.

On a beaucoup remarqué que, dans les Champs-Élysées, l'ambassade italienne, devant laquelle passait le cortège du souverain de Perse, n'a arboré aucun drapeau.

L'Assemblée n'est occupée en ce mo-

### Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 9 JUILLET 1873

— 34 —

## LE BAPTÊME DU SANG

PREMIÈRE PARTIE  
XXIII — (Suite)

Né dans les montagnes de l'Andalousie, berceau de sa tribu, Jéricho était venu à Cherbourg sur un navire espagnol qui faisait trafic de toutes sortes de choses. Là, il était tombé malade assez gravement pour que son équipage l'y laissât.

Une fois guéri, au sortir de l'hôpital, n'ayant ni les moyens ni peut-être la volonté de rapatrier, ne sachant que faire, il s'était laissé emmener sans trop de peine par la Gauloise, en quête d'un auxiliaire, intelligent, et dont l'œil perçant avait découvert ses mérites particuliers.

Quant à lui, la vie de far niente et de paresse contemplative qu'il menait chez la Gauloise était celle qui lui convenait le plus particulièrement. Courir le monde ou rêver devant deux tisons, voilà ce que la race bohème préférait à toute chose.

Cependant, au bout de quelques mois

de séjour en Normandie, et dans les froides brumes de la Manche, — il était arrivé au milieu de l'hiver, — Jéricho avait éprouvé la nostalgie du ciel bleu, de la montagne aux crêtes escarpées, des tours vermeilles de Grenade, et de ses grandes murailles rouges à l'horizon. Pour lui, la fleur du pommier, neige odorante du printemps, comme a dit un poète, ne valait pas l'haléine embaumée des oranges. Il trouvait aussi qu'il y avait trop d'yeux bleus et pas assez d'yeux noirs en Normandie... et c'était à la flamme des yeux noirs que s'était embrasée sa jeunesse.

Il fallait bien avouer, du reste, que chez la Gauloise, sa vie était nécessairement étrangère à toute préoccupation féminine, — assez triste, par conséquent. — Il pouvait bien venir des cotillons et des cornettes dans la maison de la sorcière. A coup sûr il n'y venait pas de femmes, dans le sens que Jéricho attachait à ce mot.

La vue de Marthe n'en produisait sur lui qu'un effet plus brusque et plus saisissant. Il crut qu'elle lui rendait tout à coup sa jeunesse et son pays. Il s'en retourna avec elle vers ce passé regretté, qu'il croyait à tout jamais évanoui. Avec son oeil brun, sa chevelure vigoureuse, sa pâleur ardente et mate, la belle Normande lui rappelait les splendides beautés du Midi. Elle avait eu le mérite de ne le point laisser un seul instant indifférent. Dès la première fois qu'il la vit,

elle remua en lui ces fibres secrètes qui produisent la sympathie entre les êtres. Il devina son histoire, s'efforçant, par ce qu'il entendait, de découvrir ce qu'on ne lui disait pas. Il comprit qu'il y avait bien des larmes dans cette existence: ces larmes qu'il ne voyait pas le touchèrent.

Puis Marthe s'en alla, et il ne sut plus s'il devait la retrouver jamais.

Mais il s'en préoccupa malgré l'absence: il se dit que Madeleine avait été bien dure pour la pauvre fille et que, du moment où elle faisait elle-même ses oracles, elle aurait dû peut-être les adoucir quelque peu en faveur de cette malheureuse et charmante créature. Maintenant que Marthe revenait, et qu'il était seul pour la revoir, il voulait lui témoigner à sa manière, par l'empressement, un peu gauche peut-être, mais très-réel et très-cordial de son accueil, tout le plaisir qu'il éprouvait à la revoir.

Ces sentiments se traduisirent d'une façon évidente sur le visage de Jéricho. Aussi Marthe se sentit immédiatement en confiance avec lui... et il y avait si longtemps qu'elle ne s'était trouvée en confiance avec personne! Cela lui faisait du bien. Sans doute elle souffrait toujours beaucoup; mais peu à peu, cependant, ses nerfs se détendaient, et un commencement d'apaisement et de calme se faisait en elle. Il faut convenir qu'il était temps. Les femmes ont parfois une justesse et une promptitude de coup d'œil étranges. Marthe vit tout de suite

qu'elle avait conquis Jéricho. Elle comprit qu'il était un homme à elle, son esclave. Dans aucune circonstance, elle n'eût pas été capable d'abuser d'un tel empire; mais la position exceptionnelle où elle était réduite ne lui permettait point de mépriser l'aide de personne.

Sans se rendre des choses un compte bien exact, n'obéissant en cela qu'à une sorte d'instinct inhérent à son sexe, elle voulut achever son œuvre d'innocente séduction. Hâtons-nous de dire que ce n'était point là une difficile entreprise. L'ennemi — était-ce un ennemi? — venait de lui-même au-devant de sa défaite et tendait ses deux mains aux fers.

Quelques bonnes paroles, dites d'une voix affectueuse; un regard franc, loyal, qui ne se détournait point du sien; un remerciement, doucement murmuré pour tous les petits services qu'il s'efforçait de rendre à la jeune fille, c'était tout ce qu'il fallait. Je crois même qu'il n'en fallait pas tant! Jéricho était dans la joie de son âme; il allait et venait autour de Marthe, s'efforçant de prévenir ses besoins et de deviner ses desirs.

Il y avait longtemps que personne ne l'avait gâté; l'œil rendu triste et le malheur l'avait fait humble. Si Marthe l'avait chassé comme un chien, il aurait peut-être trouvé que c'était juste; en tous cas, on ne l'aurait pas entendu se plaindre. A plus forte raison, eût-il voulu le remercier de ce qu'elle le laissait ainsi à ses pieds, dans la poussière; car après

être allé de ci, de là, par la chambre, il revenait bien vite près d'elle: il n'avait qu'une crainte, c'était de la voir partir trop tôt.

Marthe ne semblait point, cependant, disposée le moins du monde à s'en aller; elle s'arrangeait, au contraire, dans son grand fauteuil, en femme qui comptait y rester longtemps, et qui voulait s'y trouver le mieux possible. Et de fait, depuis son malheur, depuis le départ de M. de Kergor, elle n'avait jamais goûté un moment de repos physique ou morale comparable à celui-là. N'en est-il point souvent ainsi, quand, après de longues et pénibles irrésolutions, on vient de prendre un parti définitif, bon ou mauvais, mais qui, du moins, nous tire d'incertitude?

La perspective de la garder ainsi longtemps auprès de lui, dans une sorte de tête-à-tête, souriait fort à Jéricho, et il se serait contenté de cette espérance pour la plus belle nuit de sa vie; mais, comme il la voyait fatiguée et qu'elle palissait:

— Voulez-vous que je vous dresse un lit de l'autre côté? lui demanda-t-il.

Il lui fit cette offre, quelque peu délicate, avec un mélange de timidité et de bonté dont Marthe fut touchée. — Merci, répondit-elle; je suis bien ici, et j'y attendrai sans peine le retour de votre maîtresse... Mais vous, monsieur, que j'ai réveillé si mal à propos, je serais fâchée de vous retenir plus